



**Claude Esteban**

## **Reliquats** (extraits)

Ces poèmes sont extraits d'un ensemble de manuscrits regroupés dans une pochette portant le titre *Reliquats - À reprendre*, et la date 2003. Claude Esteban avait sélectionné quelques vers de la plupart de ces poèmes. Si l'on en croit une annotation, il envisageait de publier ceux-ci dans la section *Une journée déjà vieille* du recueil *La Mort à distance* (Gallimard, 2007), dont ils ont finalement été écartés. Nous donnons ci-dessous l'intégralité des poèmes avec l'indication, en caractères plus sombres, des extraits sélectionnés, ce qui donne à voir le processus d'écriture de Claude Esteban. (Réf. fonds Claude Esteban, IMEC/EST 46.3).

Je ne retrouve plus  
les mots, les plus simples, ceux

qui montaient sans peur  
jusqu'au soleil

je me cogne, tout un jour, dans  
ma tête, je tombe

je veux dire matin et j'écris  
couteau.

15 janvier 2003

\*

Que le sang  
s'arrête de couler, qu'on écrive

les derniers mots sur la neige, qu'il  
ne reste qu'un grand arbre

mort, d'autres viendront qui sauront  
déchiffrer nos traces, dire

que nous avons souffert, porté  
le temps sans que le temps

nous donne un morceau de soleil  
en partage

peut-être que dans le froid  
tous les corps se ressemblent –

nous sommes là, nous serons  
là toujours.

8 juillet 2003

\*

Sous la patte d'une mouche, il y a  
ce cri sans futur

dans la jointure de chaque feuille verte,  
un soleil s'étouffe

derrière le poumon  
qui brûle, sept oiseaux  
carbonisés.

10 juillet 2003

\*

La voix qui s'est perdue  
revient peut-être quand les oiseaux se taisent

quelqu'un marche  
dans la maison, quelqu'un ouvre une porte

et regarde le ciel tout un instant, peut-être  
que le temps s'arrête, que

la minute devient immense, il suffirait  
de se tenir debout, sans bouger

et la voix reviendrait comme une  
respiration dans l'herbe

comme un appel  
dans la maison qui n'existe plus.

29 juillet 2003

\*

On a dit  
qu'on ne reviendrait plus, on a

quitté cette plage, ce pays,

on dort  
maintenant dans une maison quelconque

on regarde  
vieillir ses mains, on compte les jours de pluie

on parle aux étrangers quand  
ils passent

on croyait  
qu'on n'allait plus souffrir,

que le malheur serait un paysage  
immobile.

7 août 2003

\*

On n'a pas reconnu  
l'hiver, on a

marché sans le savoir sur le sommeil  
d'un insecte

on a cru  
qu'un seul mot pouvait contenir le soleil

et c'est le froid  
maintenant qui se referme

c'est  
la page du jour qui devient blanche

2 sept. 2003

\*